

ANIMAL TRAVAIL

OU COMMENT L'OBSERVER SANS FAIRE DE BRUIT

JEANNE
SIMONE

DOSSIER DE PRESSE



À ÉCOUTER

France culture – La matinale du 13/08/2025 « [Antoine Mouton, poète : "désarmer le travail"](#) »

À REGARDER

Gâtinaise webtv (chaîne YouTube) - [Interview de Laure à Aurillac](#)

Atelier 231 – Sotteville-lès-Rouen (chaîne YouTube) - [Interview de Laure en résidence](#)

À LIRE

Sud Ouest – 08/08/2025 « [À Fest'arts, les arts de rue interrogent aussi notre rapport au travail](#) »

Actu Cantal – 15/08/2025 - Festival d'Aurillac « [Animal travail](#) », [cette fatigue qu'on ne questionne plus](#) »

L'Humanité – 19/08/2025 « [Festival d'Aurillac : notre sélection de spectacles à ne pas manquer](#) »

À Fest'arts, les arts de rue interrogent aussi notre rapport au travail

« J'ai perdu mon travail », déclame une femme. « Je suis employée à disparaître », murmure-t-elle ensuite. « J'ai fait tout ce que j'ai pu », crie un homme. Sur l'esplanade François-Mitterrand, à Libourne, cinq comédiens-danseurs déambulent lentement, le regard porté au loin. Ils arpentent la place, contant une histoire à la fois commune et singulière : celle de la relation au monde du travail. « Animal travail, ou comment l'observer sans faire de bruit » est le titre de cette pièce chorégraphique proposée par la compagnie Jeanne Simone [les 7 et 8 août à Fest'arts](#). « Ce titre est assez évocateur. Il invite à interroger le mot travail et la manière dont on s'y projette », explique Laure Terrier.



Quête d'identité

« Cette pièce interroge la façon dont chacun se définit comme être humain à travers le prisme du travail », souligne la chorégraphe. L'intrigue se déroule dans une « société post-Covid où l'autre est devenu un ennemi potentiel dont on a peur ». Les interprètes tentent de déconstruire leurs a priori pour renouer avec les autres. C'est une ode au « contre sans-contact », un « retour au sensible », à la « corporéité ». « On renoue avec notre rapport au poids, à la gravité, car c'est par elle que l'on s'écoute et que l'on s'entend », explique Laure Terrier.

Le spectacle s'inscrit dans la lignée de la danse américaine post-moderne, mêlant pratique somatique, contact entre danseurs et improvisation. L'écriture textuelle est signée Antoine Mouton, auteur à la fois de romans et de poésie, notamment de « Chômage monstre ». « Après l'avoir rencontré et s'être immergés dans son univers littéraire, on a choisi de travailler ensemble », sourit Laure Terrier. « Il a écrit un texte directement sur le plateau tout déplaçant la focale pour communiquer une idée à savoir redéfinir nos relations sociales autrement, au-delà de notre utilité, de notre fonction ou de notre salaire », explique la chorégraphe. Alors, allez-vous « vriller vers l'animal » et vous affranchir du travail pour « habiter autrement le monde » ?

Créée en 2004, la compagnie Jeanne Simone explore le quotidien dans ses spectacles de rue.

© compagnie Jeanne Simone`

...Festival d'Aurillac. « Animal travail », cette fatigue qu'on ne questionne plus

Cette création 2025 de la compagnie Jeanne Simone, mêle danse, texte et paysage sonore pour ausculter notre rapport intime, politique et poétique au mot « travail ».



Sur le parvis, dès 9h, *Animal travail* de Jeanne Simone invite à ressentir le monde du travail autrement : entre fatigue, fiction et fraternité. ©Loran Chourrau

Par [Florian Olivieri](#)

Publié le 15 août 2025 à 21h30

Le rendez-vous est donné au petit matin, sur le parvis de la médiathèque. L'air est encore frais, les corps un peu lents, l'esprit disponible. C'est dans cet entre-deux que *Animal travail* ou *comment l'observer sans faire de bruit* prend place. Une pièce qui écoute autant qu'elle agit. Qui interroge plus qu'elle affirme. Un spectacle qui s'approche, presque à pas feutrés, de cette chose écrasante et tentaculaire qu'est le travail.

Une matière poétique et politique

La pièce part d'un texte, *Chômage monstre* d'Antoine Mouton, mais en déborde largement. Ici, la matière est aussi faite de mouvements, de frottements, de voix amplifiées ou ténues, de bruitages, de silences. Cinq danseurs, un poète-performeur, deux musiciennes et des micros captent les tensions entre le mot et ce qu'il produit dans les corps.

Avec un humour discret et une lucidité saisissante, *Animal travail* montre l'aliénation douce, l'épuisement devenu banal, la normalisation de l'effort constant. Et pourtant, sans dénoncer frontalement, la pièce cherche des issues : dans le groupe, dans la musique, dans la fiction collective.

À lire aussi

[Transports : un pass à 6 euros pour des déplacements illimités pendant le Festival d'Aurillac](#)

Corps sensibles en espaces publics

Depuis 2004, la compagnie **Jeanne Simone** s'inscrit dans une écriture chorégraphique in situ, toujours en lien avec l'espace public. Sa fondatrice, Laure Terrier, y cultive une danse de l'attention, de la porosité, une exploration fine de ce que le quotidien fait à nos gestes – et inversement.

Vidéos : en ce moment sur Actu

Avec *Animal travail*, elle poursuit son œuvre sensible d'écoute de nos conditions de vie, en les mêlant à l'intime, à la parole, au son, au mouvement. C'est une pièce qui prend le temps, qui ouvre un espace rare où l'on peut penser autrement ce que l'on vit tous les jours.

Fatigue collective et mue possible

Le travail n'est pas ici un sujet froid, ni un thème sociologique : il est vécu, perçu, ressenti. Il passe par les corps qui tombent, qui résistent, qui se relèvent. La pièce donne à voir une fatigue partagée, une **lassitude universelle**. Mais elle dessine aussi d'autres liens possibles, des manières de se soutenir, de s'écouter, d'imaginer une sortie par la mue, le chant, le collectif.

...FESTIVAL D'AURILLAC : NOTRE SÉLECTION DE SPECTACLES À NE PAS MANQUER

Jusqu'au 23 août, les spectacles submergent la préfecture du Cantal. Si les formes festives restent à l'honneur de ce rassemblement historique des arts de la rue, d'autres mises en scène prennent le pouls de sujets graves, en osant miser sur la littérature.

CULTURE ET SAVOIR 4min

Publié le 18 août 2025

Stéphanie Ruffier



Compagnie Jeanne Simone, Animal Travail.
© Loran Chourrau

Aurillac (Cantal), envoyée spéciale.

Les rougeoyantes pieuvres de l'affiche de cette 38^e édition ont le tournis. 3 000 artistes, 20 compagnies invitées, 650 dites « de passage » et 140 000 spectateurs sont attendus durant quatre jours dans le plus grand festival de rue de France où les prouesses des cogne-trottoirs côtoient les créations les plus diverses. Un hétéroclite bouillon de culture populaire. Théâtre, musique, cirque infusent dans des espaces publics de plus en plus contraints.

Offrir de bonnes conditions d'accueil et juguler la saturation urbaine deviennent une vraie gageure pour Éclat, association organisatrice qui a dû prendre des mesures imprévues : délai de candidature raccourci et nouveaux impératifs administratifs et techniques. Sécuriser un dernier gai soubresaut d'anarchie ?

Les coutures craquent

« À l'écoute de son époque », la programmation officielle ausculte la société. Dans le in, la danse nous avait habitués à des soulèvements de foule au sein de fêtes débordantes. Cette année, tandis que les invités brésiliens promettent fronde, flamme urbaine et insoumission tapageuse, voilà que la chorégraphe Laure Terrier transmue la colère des corps empêchés en subtile émeute poétique. Prenant appui sur l'intempestif dernier recueil d'Antoine Mouton, les interprètes de la compagnie Jeanne Simone, dont l'écrivain en personne, questionnent le travail. Au petit matin, à partir de fils documentaires, leurs mots-postures détricotent nos relations sacrificielles au boulot. Salulaire.

Animal travail dévisse les rouages des expressions comme le liminaire « j'ai perdu mon travail » (le retrouver ?). Ou prend au pied de la lettre le revenu « car tous les jours, je reviens au travail ». Du Pierre Carles en mouvements. Cinq corps, chair sociale errante ou libérée, entrent en contact, y compris du public, s'enchevêtrent dans des chaises, passent en trajectoires singulières, fuient au lointain. Une fine création radiophonique et des discours de ministres hors sol décousent l'air du temps. Poignant entremêlement d'intime et de collectif.

La compagnie Les Arts oseurs a toujours parié sur la force du livre. Rompue à l'art de la déambulation, elle quitte cette fois le béton pour rejoindre la forêt, en écho à ses nécessaires échappées champêtres avec piano à roulettes durant le confinement. L'adaptation de *Croire aux fauves*, puissant récit de l'anthropologue Nastassja Martin, débute, après une marche nocturne, par la rencontre entre la scientifique et un ours sur une crête du Kamtchatka. Surprise réciproque, morsure, visage arraché : « Une naissance puisque ce n'est manifestement pas une

mort. »

Dialogue avec le vivant ou l'urbain

L'intimité du dispositif et la précision chirurgicale du verbe aiguissent l'écoute. Le spectateur marche sur les pas de la captivante Florie Guerrero Abras, entre polar médical et réflexion philosophique sur la recherche. Que d'images marquantes où la lumière magnifie peaux, écorces et feuillages. L'animisme rôde, tel l'ours aux apparitions et disparitions imprévisibles. Ivresse musicale d'être en vie et écriture comme planche de salut.

Dans le off, la compagnie Kumulus, qui a souvent préféré les formes monumentales, choisit aussi l'intime. *Qui a tué mon père* saisit le **texte politique d'Édouard Louis** qui replace la violence domestique dans la continuité de la casse structurelle des corps. Le choix radical de la mise en scène stupéfie. L'incommunicabilité est matérialisée par l'imposante silhouette paternelle en cage qui, muette, déroule maints rouleaux de scotch tandis que le fils conte les humiliations. La terrible trouvaille visuelle tisse une toile d'araignée tragique qui sépare et englue. À l'oreille, cela sonne comme un déchirement des muscles, une cisaille insurmontable dans la transmission. Incisif !

SUR LE MÊME THÈME

Et l'esprit punk, alors ? *Fabrice Guy l'opéra Rock*, de Chicken Street et Couleur de Chap', repose entièrement sur des K7 et rondins traficotés par deux acolytes. Nous voilà catapultés dans un hommage rustique au champion franc-comtois du saut à ski. Une épopée menuisère enthousiasmante autour d'un héros « *très accessible* » ! L'humilité du sportif qui se rend aux JO en Clio met en abîme la générosité et le système D des arts de la rue... comme de ce candide duo aux refrains chauvins inoubliables. Aussi inventif que drôle !

On conseillera enfin de suivre les spectacles du collectif Justine Sittu qui ose jouer avec les rues, notamment *Obake*, traversée contorsionniste qui colle à son environnement. Les stupéfiants êtres métamorphes de Maison courbe glissent du bâti-béton-pétrole vers les racines : une glaise primitive. Extase sans mots.